

LE CID

de PIERRE CORNEILLE (version de 1660)

mise en scène ALAIN OLLIVIER

Revue de presse

Deutschlandfunk Köln

Der Zuschauer blickt während des ganzen Stücks auf einen Palisadenzaun nahe an der Bühnenrampe, dahinter erhob sich eine dunkle Mauer. Auf einer schmalen Straße vor der Palisade, die die volle Breite der riesigen Bühne einnimmt, lässt der Regisseur Alain Ollivier LE CID abrollen, Pierre Corneilles Meisterwerk von 1637. Auf- und Abtritte der königlichen Familie erfolgen durch ein winziges Tor im Zaun, die aller anderen Figuren von den Seiten. Die Damen verlassen den Laufsteg mit gerafftem Rock im Trippelschritt, die Herren, auf leicht erhöhten Absätzen, bewegen sich eher staksig von rechts nach links, nur der junge Rodrigue rennt zumeist im Dauerlauf von der Bühne.

Corneille verlegte die Handlung in das Sevilla des 11. Jahrhunderts, auf historische Genauigkeit kam es ihm dabei nur am Rande an – so wie der Kostümbildnerin, die die Figuren mit allen möglichen spanischen Kleidungsstücken aus dem Fundus des subventionierten Theaters behängte.

Ausgangspunkt des dramatischen Konflikts ist eine Ohrfeige, die der Graf de Gormas seinem Konkurrenten in der Gunst des Königs, Don Diègue, versetzt. Dieser ruft nach Rache, sein Sohn Rodrigue verschafft sie ihm und tötet den Grafen im Duell. Doch Rodrigue liebt die ihm verlobte Tochter des gräflichen Aggressors, Chimène, die ihrerseits Rodrigue in vorbehaltloser Liebe ergeben ist, und Chimène muß nun gemäß dem Ehrenkodex absoluter Vorherrschaft der Blutsbande den Kopf des Geliebten fordern – obwohl sie sein Verhalten gutheißt. Rodrigue stürzt sich todesmutig in eine Schlacht gegen die Mauren, aus der er jedoch siegreich zurückkehrt als deren „Cid“, deren „Herr“. Dennoch beharrt Chimène trotz leidenschaftlicher Bewunderung für den Geliebten auf der Todesforderung. Der König, der eigentlich das Leben des Kämpfers für den Staat beansprucht, stimmt schließlich einem Duell zwischen Rodrigue und Chimènes Anbeter Don Sanche zu. Chimène verspricht dem Sieger ihre Hand. Ohne Blutvergießen überwindet Rodrigue den Gegner, mit einem letzten Machtwort besteht der König auf der Einhaltung von Chimènes Versprechen und gibt sie ihm zur Frau, verlangt jedoch ein Jahr Karenzzeit bis zur Vermählung. Zum Abschluß verkündet Rodrigue mit glänzenden Augen, wen noch er für Chimène bis dahin besiegen wird.

Hier lässt der Regisseur den legendären „Cid“ frontal das Publikum adressieren und gestattete ihm auch eine körperlich sichtbare jugendliche Erregung, wohingegen er ansonsten die Schauspieler unbewegt wie Stöcke agieren ließ; ab und an nur durften sie die Arme in die Luft werfen, wie z.B. Don Diègue, wenn er in einem berühmten Monolog die Entwürdigung durch das Alter beklagte oder wie Chimène, wenn sie ihrer Zerrissenheit Ausdruck verlieh. Mit viel Tremolo und Vibrato in der Stimme wurden Corneilles schwungvolle Alexandriner georgelt und geflötet, körperlich und geistig blieben die Schauspieler jedoch unberührt vom Inhalt ihrer Äußerungen. Es lässt sich nach dieser Inszenierung kaum vorstellen, dass unzählige Schauspieler mit den unvergesslichen Figuren Corneilles Theatergeschichte geschrieben haben – so beispielsweise Gérard Philipe und Maria Casarès. Corneille schuf mit LE CID entgegen den strengen poetischen Regeln seiner Zeit eine „Tragikomödie“, die Mischform entspricht dem politischen und gesellschaftlichen Gehalt des Stücks, denn in der Komödie setzt sich die Vernunft durch und sie hat mit der

Entscheidung des Königs das letzte Wort gegenüber der atavistischen Stimme des „Blutes“, die unaufhaltsam zur Tragödie führen würde. Immerhin lieferte der Schauspieler des Königs, John Arnold, die einzig in sich überzeugende Figur des Abends, er gab sich wie ein lockerer amerikanischer Präsident und, ob ganz freiwillig oder nicht, er sorgte jedenfalls für ein wenig Heiterkeit.

EXIT PARIS N°36

Grand classique de 1636, le Cid obtint un succès foudroyant dans toute l'Europe. Corneille ajoute une dimension nouvelle au théâtre français, l'aspect politique. La France traverse une période difficile ; elle repousse les armées espagnoles menaçantes ; elle est décimée par la mort en duel de 8000 gentilshommes entre 1598 et 1606. Richelieu et Louis XIII interdisent formellement le duel qui sera puni de la peine de mort.

Dans le Cid, le Roi Don Fernand s'oppose au duel qui affaiblit l'autorité judiciaire, aussi la position de Rodrigue, chargé par son père Don Diègue de venger son honneur est-elle dramatique puisqu'il tue le père de Chimène, un héros valeureux du royaume. Rodrigue n'aura d'autre issue que d'abandonner sa tête et offrir son sang à celle qu'il aime.

Mais Don Diègue, l'instigateur de cette tragédie, saura renverser le cours du destin et permettra la victoire de Rodrigue sur les Maures. Ce fait glorieux lui vaudra le pardon du roi et l'amour inconditionnel de Chimène malgré ses demandes de vengeance.

La superbe mise en scène d'Alain Ollivier éclaire d'un jour nouveau l'aspect politique du Cid où le duel est bien plus complexe que la vengeance de l'honneur bafoué. C'est le symbole de l'autorité monarchique qu'il détruit. C'est aussi cet aspect politique qui va bouleverser la vie de Chimène et de Rodrigue.

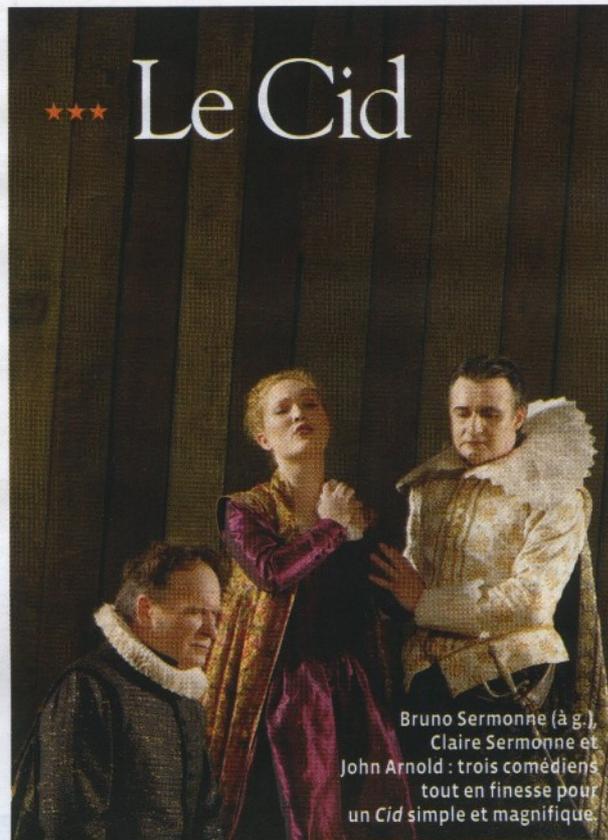
Il faudrait citer tous les excellents comédiens choisis par Alain Ollivier, notamment Bruno Sermonne en Don Diègue, John Arnold, le roi de Castille, Irina Solano, l'infante de Castille et les deux jeunes et talentueux Thibaut Corrion en Rodrigue et Claire Sermonne en Chimène.

Les costumes et les éclairages sont magnifiques.

Courez à Saint Denis. Petit chef d'œuvre à ne pas rater, surtout qu'il s'agit de la dernière mise en scène d'Alain Ollivier qui nous quitte et que nous regretterons beaucoup.

Jdd.fr - Le Journal du dimanche au quotidien - 21/10/2007

Théâtre Gérard-Philipe, 59 bd Jules Guesde, 93 - Saint-Denis. 01 48 13 70 00. Jusqu'au 15 novembre, puis tournée. Un long parquet de bois brut, des murs de lambris patinés, découpés de trois portes. C'est tout. Toute l'action du Cid se déroule en format Cinémascope, dans une absence de décor et d'artifices où se détache la magnificence de costumes Louis XIII aux tissus précieux. La pièce de Pierre Corneille (version de 1660) éclate dans toute sa splendide beauté: simplicité des entrées et sorties, pureté des alexandrins, timbre des voix, élégance de la moindre attitude, grâce des interprètes, fluidité du rythme, sobriété du jeu, proximité des personnages, tout est harmonie limpide, perfection. Rodrigue - Thibaut Corrion, une révélation - a la fougue de la jeunesse, l'allant, la poésie. Le couple qu'il forme avec Chimène - Claire Sermonne - dégage une noblesse et une séduction profondes. Ils font résonner l'honneur, la grandeur, l'amour. C'est un magnifique cadeau d'adieu d'Alain Ollivier avant son départ du Théâtre Gérard-Philipe.



« On dit que j'ai un style, non, c'est une morale. » Cette phrase de Jean Vilar pourrait fort bien qualifier le travail d'Alain Ollivier, qui clôt, avec *Le Cid*, de Corneille, ses cinq ans à la direction du théâtre Gérard Philipe, à Saint-Denis. Mais, s'il est vrai que le style, c'est l'homme, disons alors que celui d'Alain Ollivier est mis depuis toujours au service de l'auteur. Sa manière, c'est la gravure à la pointe sèche. Précision du geste, précision de la diction. Corneille n'en demande pas plus.

Dans ce *Cid*, magnifiquement paré de soies pourpres et violettes, de taffetas noir et de brocarts fleuris, le metteur en scène laisse filtrer une tendresse prégnante. Abandon des attitudes dans la douleur

ou l'aveu amoureux, fougue plus juvénile que durement guerrière, plainte du vieillard, autorité sarcastique et royale, tout passe au filtre d'un regard plein d'humanité. Les pères (Philippe Girard et Bruno Sermonne), le roi (John Arnold), le blond Rodrigue (Thibaut Corrien) et son rival Don Sanche (Mathieu Marie) font un écrin magnifique à Chimène, miniature pleine de grâce interprétée avec finesse par Claire Sermonne. La pièce se joue devant une fortification de bois éclairée d'une lumière de lune. Corneille nous parle à l'oreille. Les cœurs souffrent et se déchirent. On est ému, amusé parfois. C'est très simple et très beau. ● **Laurence Liban** Théâtre Gérard Philipe, Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Jusqu'au 15 novembre.

La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini

Corneille le grand à sa juste hauteur

Alain Ollivier, qui doit quitter le 31 décembre prochain la direction du théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, fait des adieux de main de maître en y montant *le Cid*, de Pierre Corneille (1). Fameuse entre toutes, la pièce, parangon de notre classicisme, demeure placée sous hypothèque légendaire à cause de Gérard Philippe dirigé par Vilar. C'est sans doute pourquoi elle est si peu fréquentée, quand bien même on la remâche encore à l'école. Alain Ollivier, en toute simplicité cardinale, l'offre de long en large sur un vaste plateau, meublé au fond (scénographie de Daniel Jeanneteau) d'un mur de planches verticales, sorte de palissade en même temps rude et sophistiquée. Les costumes (Florence Sadaune), de facture historique, sont brillants et bien coupés. L'alexandrin est dit à la perfection, articulé avec un soin qui en révèle le caractère d'artifice au service du plus subtil « naturel ». L'éclat de ce travail, qui ne lorgne justement pas le coup d'éclat par l'actualisation tapageuse ou la tradition imaginaire à toiles d'araignées d'époque, est à voir à la fois dans l'intelligente lecture de l'œuvre et son aspect de « tragi-comédie » ; l'auteur l'ayant d'abord envisagée sous cette forme. C'est ainsi que les figures paternelles féodales de Don Diègue, père de Rodrigue (Bruno Sermonne) et de Don Gormas, père de Chimène (Philippe Girard), lestées des valeurs d'honneur chevaleresque, sont sensiblement dessinées sous un jour

« La passion d'amour si sublimement agencée, contrariée par le devoir, puis finalement triomphante. »

ironique, tout comme le personnage de Don Fernand, roi de Castille (John Arnold), porte déjà le sceau d'un détachement souverain propre à la raison d'État. En clair, Alain Ollivier suggère concrètement les tumultes nés de la Fronde précédant le passage à la monarchie absolue.

On sait la réputation de

Corneille comme écrivain de la politique. C'est donc ici flagrant, en même temps que la passion d'amour si sublimement agencée, contrariée par le devoir, puis finalement triomphante par l'excès d'héroïsme partagé – qui unit une Chimène (Claire Sermonne, à la fierté d'arc tendu) à un Rodrigue blond (Thibaut Corrion, qu'on dirait un Saint Georges en quête de dragons à terrasser). S'il fallait une preuve du bien-fondé de cette réalisation, elle serait à trouver dans la présence en alerte de lycéens, découvrant avec gratitude cette histoire éternellement jeune de pères sévères et d'enfants désirants malgré la loi. À l'heure des saluts, contrastant avec l'écoute silencieuse sur cinq actes, se manifeste leur exaltation qui n'a rien de scolaire et part du cœur. *Le Cid* retrouvé, dans son élan premier, prenant tout son sens sans affectation, au plus vif de la langue, un classique, quoi, suivant l'acception du mot lorsqu'il peut signifier toujours moderne.

L'Humanite 5/11/08

Hasard du calendrier, simultanément, Christophe Rauck qui va succéder à Alain Ollivier à la tête du théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, présente *le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais, à la Comédie-Française (2). Les amateurs d'art dramatique qui ont de la bouteille doivent se rappeler la mise en scène exemplaire que Jean-Pierre Vincent livra de cette œuvre il y a un quart de siècle. Ô temps, suspends ton vol ! Décor de Chambas, André Marcon en Figaro, Dominique Blanc en Suzanne, Denise Chalem en comtesse... On sentait passer le vent de l'Histoire, et pourquoi le pauvre Louis XVI, pas si bête, le nez creux, aurait déclaré qu'il faudrait détruire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût pas une inconséquence dangereuse. Cette fois, au Français, l'emporte la vitesse confondue avec la précipitation. On fait feu des quatre fers, on s'endiable dans le rythme par peur d'ennuyer. On nous dit toutefois, dans le programme, que Christophe Rauck est « interpellé » par « les questions sociales, notamment celles de la condition féminine et des rapports entre dominants et dominés ». C'est déjà ça. Dans un espace décrit comme « atemporel » (scénographie d'Aurélié Thomas) où les costumes (Marion Legrand) peuvent choir des cintres, la comédie en cinq actes et en prose se déroule sur le ton d'une farce vaudevillesque. Laurent Stocker, par exemple, caracolant, fait plus Scapin que Figaro dont le sang-froid, l'esprit de calcul et de revanche pourraient bien l'amener, à quelque temps de là, à siéger à la Convention.

(1) Jusqu'au 15 novembre, puis en tournée.

(2) Salle Richelieu, jusqu'au 27 février.

Passage de relais à Saint-Denis

C'est un très grand artiste, Alain Ollivier, qui quitte à la fin de l'année la tête du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis : *Le Cid* de Corneille, tel qu'il le met en scène, en donne une nouvelle fois la preuve. Début 2008, la succession sera assurée par Christophe Rauck, ancien directeur du Théâtre du peuple à Bussang, qui présente actuellement *La folle journée* ou *le mariage de Figaro* de Beaumarchais à la Comédie-Française.

MONIQUE LE ROUX

PIERRE CORNEILLE

LE CID

Mise en scène d'Alain Ollivier
Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis
Jusqu'au 15 novembre
Tournée nationale jusqu'en février 2008

BEAUMARCHAIS

LA FOLLE JOURNÉE OU LE MARIAGE DE FIGARO

Mise en scène de Christophe Rauck
Comédie-Française, salle Richelieu
En alternance jusqu'en février 2008

Des générations d'élèves ont appris par cœur les stances de Rodrigue et autres morceaux choisis dans l'œuvre la plus fameuse de Corneille, célébrée et contestée dès sa création. L'interprétation du rôle à partir de 1951 par Gérard Philipe, éternel Cid jusque sur son lit de mort, a fait oublier la hardiesse de Jean Vilar à programmer au Festival d'Avignon 1949 un texte alors tombé dans la routine scolaire. Il y a une audace comparable de la part d'Alain Ollivier à terminer son mandat à la tête du Théâtre Gérard Philipe, dans une ville telle que Saint-Denis, avec *Le Cid*, spectacle créé en juin dernier au Festival lyonnais des « Nuits de Fourvière », à mettre en scène la pièce avec une radicalité artistique exempte de toute démagogie.

A travers un mur de palissades

Présenter le répertoire ancien sans effet d'actualisation, en préserver l'éloignement, constitue une pratique de moins en moins fréquente, depuis le temps où Roland Barthes en faisait la théorie, où Antoine Vitez la mettait en œuvre. Dans un entretien avec Manuel Piolat Soleymat (1), Alain Ollivier

écarte toute tentative de « reconstructions archéologiques » ; mais il situe bien la pièce dans son contexte de création. Ainsi la scénographie de Daniel Jeanneteau ne reconstitue pas un décor à compartiments, avec trois lieux ; une place, la maison de Chimène, la salle du trône, dans l'unité préservée de Séville. Mais à travers un mur de palissades, elle ménage trois ouvertures pour l'ordonnement des entrées et des sorties, le cérémonial des parcours sur un plancher à deux niveaux. L'époque Louis XIII est évoquée, ni par des meubles, ni par des accessoires, ni par des perruques, mais par les seuls costumes de Florence Sadaune. Les étoffes magnifiées par les superbes éclairages de Marie-Christine Soma, les postures subtilement inspirées de l'art baroque, donnent à de nombreuses scènes la beauté de tableaux vivants, inscrits sur la matérialité du bois, animés par la célébration de la langue et la parfaite maîtrise de l'alexandrin.

« Le Cid devenait une dernière fête que se donnent, à corps perdu, de grands enfants, juste avant d'accéder à l'âge d'homme » : tel était le souvenir d'Avignon en 1951 conservé par Bernard Dort (2). Gérard Philipe avait déjà atteint la trentaine et la célébrité. Thibaut Corrion (Rodrigue) et Claire Sermonne (Chimène) apparaissent, eux, véritablement comme de « grands enfants », récemment sortis, l'un du Cours Florent, l'autre de l'École du Théâtre d'Art de Moscou. Une impression première de fragilité dans le jeu se dissipe, à mesure que leur personnage fait en quelques heures un apprentissage accéléré de la vie : émouvante avancée parallèle de l'interprète et du rôle. Leur juvénilité contraste avec l'ordre ancien qui les enferme dans son inéluctable logique, qui s'incarne jusqu'à la caricature en Don Diègue (Bruno Sermonne) et Don Gomès (Philippe Girard), qui trouve son dépassement dans l'exercice ambigu du pouvoir par le roi (John Arnold). Mais ce dernier mot laissé à la justice ne résonne peut-être pas aussi fort que l'appel à la vengeance au nom de l'honneur, pour les collégiens et lycéens venus du département, qui assistent au spectacle avec une rare qualité d'écoute et lui font un triomphe.

Il serait mal venu de comparer les deux

metteurs en scène : l'un est parvenu à la plénitude de son art, l'autre dispose à peine d'une décennie de pratique. Mais le futur directeur de Théâtre Gérard Philipe ne présente cette saison qu'un seul spectacle et lui aussi monte, à la salle Richelieu, une grande pièce du répertoire, célébrée et contestée à sa création, située, quant au lieu de l'action, dans la même ville de Séville ou

La folle journée de Beaumarchais

à quelque distance, au château d'Agua-Frescas. Du titre de Beaumarchais il a surtout retenu *La folle journée*, privilégiant une théâtralité atemporelle. Son sens du divertissement fait merveille dans l'épisode « sous les grands marronniers », avec « toro de fuego » et trophées de chasse naturalisés, dans le chassé-croisé du travestissement entre la comtesse (Elsa Lepoivre) et Suzanne (Anne Kessler), du stratagème entre le comte (Michel Vuillermoz) et Figaro (Laurent Stocker). Mais d'entrée de jeu la surenchère du comique ne semble pas faire assez confiance à la « franche gaieté » de Beaumarchais, dans une tendance de plus en plus répandue, soit à susciter le rire par des effets parasites aux textes, soit au contraire à assombrir les comédies en quête d'un surcroît de profondeur. Ainsi Christophe Rauck a réussi un spectacle plaisant qui connaît un grand succès. Il ne permet pas de prendre la pleine mesure d'un chef-d'œuvre, qui n'aurait rien perdu de sa résonance actuelle à rester situé dans le contexte de ses enjeux historiques. |

1. Bernard Dort, « Nos Avignon », in Laure Adler et Alain Veinstein, *Avignon, 40 ans de festival*, Hachette/Festival d'Avignon, 1987.

2. « Entretien entre Alain Ollivier et Manuel Piolat Soleymat », in *La Terrasse*, n°151, octobre 2007.

SPECTACLES 2911

« Le Cid »

Après les Nuits de Fourvière à Lyon, on retrouve cette énorme et belle surprise qu'est ce *Cid* (Corneille version 1660) mis en scène par Alain Ollivier. Une scénographie simple mais d'une efficacité exemplaire. Et surtout des comédiens magnifiques qui font entendre la superbe du texte comme rarement. Coup de chapeau général avec un plus pour les jeunes Thibaut Corrien (Don Rodrigue) et Claire Sermonne (Chimène).

J.-P. B.

Jusqu'au 15 nov au théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis (01.48.13.70.00) puis en tournée.



LES CRITIQUES DU FIGARO

La lumière et l'émotion pure

Le *Cid* de Pierre Corneille

THÉÂTRE. C'est par ce beau spectacle, généreux et subtil, qu'Alain Ollivier termine son mandat de directeur du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis. Il présente, dans la grande salle réinventée par Patrick Bouchain, *Le Cid* de Pierre Corneille, œuvre idéale pour toucher la jeunesse. Cette production, créée dans le cadre des Nuits de Fourvière (*nos éditions du 21 juin*), est en tout point remarquable. Du ciel étoilé à la nuit du théâtre, dans un décor de bois, très sobre et très heureux pour le jeu (Daniel Jeanneteau), les comédiens sont proches et l'on admire les costumes harmonieux (Florence Sadaune) dans les lumières franches et délicates à la fois (Marie-Christine Soma). Alain Ollivier admire l'ouvrage et aime les comédiens. La représentation forte, profonde, très intelligente et très lisible à la fois. Cette version de 1660, reprise avec la belle partition de l'Infante et la

présence du politique sur la scène de la poésie dramatique (écrite en 1636, la pièce a été jouée en 1637) est un accomplissement absolu d'écriture. On s'enchant de réentendre cette langue audacieuse et inventive, balancée et forte, lumineuse en même temps.

Les aînés ont un grand talent reconnu. Philippe Girard est un comte de Gormas fier, héros avant Rodrigue, qui dit la langue avec un art souverain. Le roi, c'est John Arnold, fruité et fin. Bruno Sermonne prête son tempérament douloureux à Don Diègue, une couleur intéressante et qu'il nuance. Don Sanche, l'amoureux de Chimène, est très bien dessiné par Matthieu Marie. La troupe est bonne, gentilshommes, pages ou suivantes, Fabrice Farchi, Stéphane Valensi, Malik Rumeau, Myriam Tadessé, Léonor inquisite, Julia Vidi, Elvire bien campée. La sensibilité est partagée par chacun dans ce



Patricie Poirier/Cl'ém. scène

spectacle très bien conduit par Alain Ollivier qui prend grand soin du trio : aristocratique et sévère Infante d'Irina Solano, versatile, précise, vulnérable Chimène de Claire Sermonne, éblouissant Rodrigue de Thibaut Corrien, grâce et fougue, moyens éclatants, un *Cid* qui marque le rôle, lyrique et ferme, bouleversant et maître de son art.

ARMELLE HÉLIOT

■ Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, à 19 h 30 le mardi, à 20 h 30 du mercredi au samedi, dimanche à 16 heures (01 48 13 70 00). Jusqu'au 15 novembre, puis en tournée.

Théâtre ♦ A Saint-Denis, un «Cid» puriste mis en scène par Alain Ollivier.

Le retour des yeux de Chimène

«Le Cid» de Corneille, ms Alain Ollivier, Th. Gérard Philippe, Saint-Denis, mardi au samedi 20 h, dim. 16 h. Jusqu'au 15 puis en tournée. Rens.: 01 48 13 70 00.

Chacun se rappelle Durandal, l'épée de Roland à Roncevaux. En Espagne c'est d'une autre épée qu'on a colporté la légende: Tizona, le glaive de Ruy Diaz de Bivar, soit Rodrigue le chevalier, mort en 1099, après tant d'ex-

ploits contre les Maures que ceux-ci mêmes le gratifièrent du titre de «Saïd» (seigneur) des batailles. Le mot *Sayyid* viré Cid, l'épopée se fit *romancero*, où viendraient puiser les dramaturges du siècle d'or.

Pierre Corneille a 30 ans lorsqu'à son tour il campe le Cid, en contractant le drame situé à Séville. L'affaire d'honneur bafoué, le camouflet à l'endroit du vieux Don Diègue oblige Rodrigue à venger son père: ainsi assassine-t-il le géniteur de son aimée, Chimène. Le

metteur en scène Alain Ollivier souligne combien le roi de Castille, Don Fernand, est opposé à ce duel. Dans l'habit Louis XIII, et les hauts de chausse du monarque, l'acteur John Arnold tout du long s'érigera ainsi en arbitre oscillant entre défaitisme débonnaire et impérieux désir de contrôler absolument tout.

La Fronde couve à l'époque où Racine écrit, introduisant sur scène un arrière-plan politique inaccoutumé. C'est défier le roi que de braver l'interdic-

tion du duel, coutume qui fait dans la noblesse des saignées de centaines de morts. D'emblée Rodrigue devient un hors-la-loi, insoumis. D'emblée Chimène le perd: une fille bien née ne peut épouser le meurtrier de son père. Et de le repordre en criant vengeance. Redire la suite? Comment Don Diègue suggère à son fils de buter le Sarrazin. Le pardon au retour. La passion de Chimène reconquise (Claire Sermonne, grave et limpide), son attrait pour un gentilhomme juste sorti de

l'adolescence. Thibaut Corrion, visage à la fois suranné et actuel sous une chevelure de chevalier, voix charnue, diction frôlant l'intonation baroque. Happy end. Alain Ollivier a presque œuvré en chorégraphe dans cet espace vide et étiré au pied d'une palissade de bois. Peu d'effets, Ollivier le puriste et ses douze acteurs offrent en partage l'explicable et perpétuel charme de cette pièce: la musique des alexandrins.

• MATHILDE LA BARDONNIE

Libération. 15-10-07

Les gens



Alain Ollivier, un «Cid» d'adieu

Le metteur en scène, âgé de 69 ans met en scène *le Cid* de Corneille en guise de spectacle d'adieu au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis qu'il dirige depuis 2002. Les collégiens conviés aux filages du spectacle ont scandé le nom de Chimène comme on rappelle une rock star. Ce sont de très jeunes acteurs dans des costumes Louis XIII qui livrent ici la subjuguante langue de Corneille. Première ce lundi. Puis longue tournée en France.

Rodrigue a du cœur

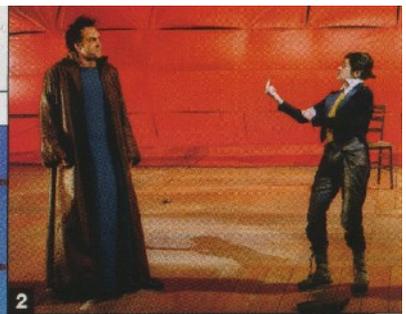
Avec « le Cid » de Corneille, Alain Ollivier signe ses adieux au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, qu'il a dirigé pendant cinq ans. Avec finesse, il recadre la pièce sous le regard d'un roi de Castille qui connaîtrait son Machiavel par cœur, soit l'extraordinaire John Arnold au jeu sec et désinvolte. Il le juche, tout comme don

**Th. Corrion et Cl. Sermonne**

Pascale Poirier/CIT en scène

Diègue et don Gomes, pères confits d'honneur (Bruno Sermonne et Philippe Girard), sur des chaussures de cour à talons, donc en léger déséquilibre, sur une étroite estrade de bois inspirée d'une aire de jeu oriental. Le hiératisme des pauses et une tendance un peu irritante à la déclamation ne parviennent pas à gâcher la très bonne surprise venue de Rodrigue et de Chimène : Thibaut Corrion est la glace sous le feu, Claire Sermonne, l'exact inverse. *O. Q*

Jusqu'au 15 novembre, Théâtre Gérard-Philippe, Saint-Denis ; 01-48-13-70-00. Puis en tournée jusqu'en février 2008.



2
Un Victor impertinent (1), un roi Lear qui bouge (2), un Fantasio inattendu (3) et un Cid magique (4) : les personnages classiques n'en finissent plus de nous surprendre!



INDISCRÉTIONS

Les pièces classiques sont de vieilles choses éternellement jeunes. Il ne s'agit donc pas de les rendre jeunes à tout prix, mais de retrouver leur jeunesse. Mettre des kalachnikovs dans Shakespeare ou jouer Molière en costume-cravate n'est pas toujours une mauvaise idée, mais c'est déjà un peu vieux jeu. « **Le Cid** » de Corneille, qu'on va voir le mois prochain à Saint-Denis et qu'on a pu suivre cet été à Lyon, rayonne de la splendeur du Siècle d'or espagnol dans la mise en scène rigoureuse d'Alain Ollivier. Tissus perlés, cols de cygne pour les femmes de la cour et collerettes bouffantes pour les hommes. Ces élégances qui se défient, cette raideur et cette liberté dans l'apparat, c'est déjà une leçon politique. Le metteur en scène se permet de rendre son don Diègue, joué par Bruno Sermonne, un tantinet odieux. Pourquoi pas ? Cet outragé est dans son droit, mais il se trompe de siècle. Pas Rodrigue, joué par un inconnu, Thibaut Corrion, grand, doux, rêveur, la voix voilée. Sa présence est la composante la plus magique de cette cérémonie.

Atteindre la brûlure originelle du texte, Stéphanie Tesson, comme metteur en scène, et Nicolas Vaude, comme interprète, y parviennent aussi dans « **Fantasio** »,

COUP DE JEUNE SUR LES CLASSIQUES

On les joue depuis des siècles, mais ils ont gardé leur modernité. Au point que des comédiens et des metteurs en scène que tout le monde s'arrache préfèrent Corneille, Musset ou Shakespeare aux lumières du cinéma.

PAR GILLES COSTAZ

une pièce de Musset qu'on joue peu parce qu'elle est trouble et coriace. Un jeune bourgeois se fait passer pour un bouffon à la cour de Bavière et, pour le bonheur d'une princesse, tire les ficelles dans un sens contraire à la politique matrimoniale du roi. La soirée est un peu foraine, car il ne faut pas craindre la bouffonnerie quand on met en scène le jeune Musset. Nicolas Vaude est gai quand il joue la tristesse, et sombre quand il s'ébroue dans l'allégresse. Ainsi est-il, avec sa propre fantaisie, un grand Fantasio.

Bien plus gamin est le héros de « **Victor ou les Enfants au pouvoir** », de Roger Vitrac. Là, le personnage central fête ses 9 ans et, à cette occasion, sème la perturbation dans sa famille, se moquant gaillardement de la bourgeoisie, de l'armée et des infidélités de tout un chacun. Lorant Deutsch reprend ce rôle où s'étaient illustrés Claude Rich, Marcel Bozonnet ou Micha Lescot. Il compose vraiment un sale même, l'un de ces garnements qu'on adore voir chez les amis et dont on ne voudrait pour rien au monde chez soi. C'est un régal, même si le metteur en scène, Alain

Sachs, ne parvient pas à donner de l'allant à un dernier acte un peu lourdaut.

Le grand classique du moment, cependant, c'est « **Le roi Lear** ». Dominique Pilon va l'interpréter en novembre, à Sartrouville. A Nanterre, le jeune Nicolas Bouchaud endosse le rôle dans une mise en scène de Jean-François Sivadier sur un plateau qui respire ! C'est même ce qu'il y a de plus beau, ce décor qui bouge, s'élargit, se creuse et se délabre. Toute la tragédie est dans le mouvement de l'espace. Bouchaud oublie que le roi Lear est un vieillard et danse comme un enfant : ce n'est pas gênant, c'est révé. Le début n'en finit pas de faire du surplace. Et le temps paraît un peu long, quatre heures, même animées par l'étonnante Norah Krief en bouffon travesti. Les classiques, ça se joue ni au passé, ni au présent, mais dans la lumière des étoiles. On y est, en discontinu. ■

« **Le Cid** », 15 octobre-15 novembre, Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis, tél. : 01 48 13 70 00. « **Fantasio** », jusqu'au 17 novembre, Le Planétarium, tél. : 01 42 88 64 44. « **Victor...** », Théâtre Antoine, tél. : 01 42 08 77 71. « **Le roi Lear** », jusqu'au 27 octobre, Nanterre-Amandiers, tél. : 01 46 14 70 00, et 9 novembre-1^{er} décembre, Théâtre de Sartrouville, tél. : 01 30 66 77 77.



4

Guide

Critique

18 Théâtre 20 Danse 22 Autres scènes 24 Musiques 27 Clubbing 28 Enfants 29 Expos 33 Loisirs, idées 34 Cinéma

Théâtre

SÉLECTION CRITIQUE
PAR JOSHKA SCHIDLOW

ADÈLE A SES RAISONS

De Jacques Hadjaje, mise en scène de l'auteur. Durée : 1h20. Jusqu'au 15 nov., 15h (dim.), 21h30 (mer., jeu., ven., sam., mar.), Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, 6^e, 01-45-44-57-34. (15-30 €).

T L'aïeule centenaire d'une famille recomposée, qu'on croyait morte mais qui a retrouvé toute sa vigueur, feuillette l'album de sa mémoire. Il apparaît, au grand scandale des siens, que, travaillée par une libido exigeante, elle eut de nombreux amants. Si les comédiens manquent un peu de métier, on ne peut qu'applaudir à la partie musicale du spectacle. Rarement chansons ont été mieux incorporées à une pièce. On aurait donc apprécié que l'interprétation soit du même niveau. Le message, lui, est sympathique, qui, par la voix de la vieille femme, affirme qu'une vie sans amour ne peut être qu'un fiasco. Banal, certes, mais néanmoins bon à entendre.

LE CID

De Pierre Corneille, mise en scène d'Alain Ollivier. Durée : 2h20. Jusqu'au 15 nov., 16h (dim.), 19h30 (mar.), 20h30 (mer., jeu., ven., sam.), Théâtre Gérard-Philipe, 59, bd, Jules-Guesde, 93 Saint-Denis, 01-48-13-70-00. (10-20 €).

T Alain Ollivier aime les mises en scène épurées. Du coup, la tragédie que vivent ses héros en fleur au destin sans issue manque un peu de ce souffle épique qu'on s'attend à voir balayer le plateau. Un décor d'une magnificence sobriété et les lumières d'une splendeur irréelle de Marie-Christine Soma valent en tout cas qu'on aille écouter les tirades si familières à nos oreilles du drame cornélien. Le metteur en scène tient pour la dernière fois les rênes d'un spectacle au TGP, qu'il quitte sous peu. On comprend, dès

lors, qu'il ait tenu à monter un texte phare du répertoire.

DÉLIVREZ PROUST

D'après Marcel Proust et Philippe Honoré, mise en scène de Philippe Person. Durée : 1h15. Le 9 nov., 21h, Théâtre de Jouy, 96, av. Bruzacques, 95 Jouy-Le-Moutier, 01-34-17-99-00. (6-11 €).

TT Philippe Person puise la matière de son spectacle dans le délassant "Marcel Proust" écrit par Philippe Honoré. Anne Priol et Pascal Thoreau, deux comédiens d'un beau talent, nous entraînent avec esprit au sein de la fine fleur de la société du tournant du XX^e siècle. Les personnages d'"A la recherche du temps perdu" mais aussi les quasi-fantômes du "Temps

retrouvé" font trois petits tours, lancent quelques phrases d'une exquise roiserie, puis s'en vont. Les amateurs de Proust comme les spectateurs qui goûtent le penchant à la dérision, pourvu qu'il ne soit dépourvu ni de délicatesse ni d'érudition, apprécieront à coup sûr ce divertissement où Marguerite Duras est, par un charmant tour de passe-passe, elle aussi invitée à entrer dans la danse.

DOM JUAN

De Molière, mise en scène de Philippe Torretton. Durée : 2h50. Jusqu'au 31 déc., 16h (dim.), 19h (mer.), 20h (jeu., ven., sam., mar.), Théâtre Marigny-Robert-Hossein, av. Marigny, 8^e, 01-53-96-70-00. (30-50 €).

Peu à son affaire dans la première partie du spectacle, où, affublé d'une hideuse perruque, il joue les tombeurs et les beaux parleurs, Philippe Torretton est nettement plus à l'aise dans la seconde, où il fait spectacle de ses défauts et de sa mauvaise foi. La mise en scène, qu'il a tenu à signer lui-même, est d'une affligeante platitude. Seule une saynète où il s'enfonçait avec son inséparable Sganarelle dans la tombe du commandeur est une trouvaille. En revanche, donner au créancier, monsieur Dimanche, l'allure d'un juif orthodoxe est à la fois une ineptie et une bourde. Il est grand temps que cet acteur qui a, c'est l'évidence, de la branche acceptée à nouveau de jouer sous la direction d'un metteur en scène digne de ce nom.

ENTRE AUTRES

Avec Jean Rochefort et Lionel Suarez (accordéon). Durée : 1h30. 15h (dim.), 21h (mer., jeu., ven., sam., mar.), Théâtre de la Madeleine, 19, rue de Surène, 8^e, 01-42-65-07-09. (15-45 €).

T Aussi charmant que charmeur, Jean Rochefort fouille dans les archives de sa mémoire et en ramène de petits bijoux, mais aussi des histoires de bien peu d'intérêt. C'est que l'exercice scénique auquel il se livre semble avoir été un tantinet improvisé. Flanqué d'un jeune accordéoniste à qui il semble lié par une sympathique complicité, il égrène avec une euphorie gourmande des vers de Verlaine ou de Molière, des histoires vécues ou entendues et des souvenirs de la nuit noire de l'Occupation et d'une épuration pas toujours très glorieuse. Encore un peu vert, ce monologue aurait mérité un peu plus de rigueur, autrement dit d'être répété sous un oeil vigilant. Mais le bonhomme est doué d'une si délicate espièglerie qu'on sort

Derniers jours

HOMME SANS BUT

D'Arne Lygre, mise en scène de Claude Régy. Durée : 2h30. Jusqu'au 10 nov., 20h (mer., jeu., ven., sam.), Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17^e, 01-44-85-40-40. (13-26 €).

TT Défricheur infatigable, Claude Régy nous fait découvrir une pièce à la logique incertaine, écrite par Arne Lygre, un jeune auteur norvégien dont la proximité avec Jon Fosse apparaît rapidement. Mais à la différence de taille que le récit semble davantage désarticulé et que l'indistinction entre réalité et virtuel nous plonge dans une perpétuelle perplexité. On ne saura ainsi jamais si l'ex-femme du personnage central est ou non une prostituée, de même qu'on peut douter que les deux frères le soient réellement, que la sœur, surgie brutalement, ait un lien quelconque avec celui qui la désigne de la sorte. Bulle Ogier, actrice fétiche du metteur en scène, est, malgré le mystère qui l'entoure, d'une stupéfiante luminosité. Jean-Quentin Chatelain, acteur à la rythmique si singulière, est, lui aussi, prodigieux dans le rôle d'un bâtisseur qui fait songer à un des personnages clés d'Ibsen. On retrouve enfin, d'une étrangeté toujours aussi vive, Axel Bogousslavsky. Son charme entêtant - auquel tous ne seront pas sensibles -, le spectacle le doit aussi aux lumières d'une douceur irréelle de Joël Hourbeigt.

UNE FRITE DANS LE SUCRE

D'Alan Bennett, mise en scène de Marco Fabbri. Durée : 1h10. Jusqu'au 13 nov., 20h (lun., mar.), Aktéon-Théâtre, 11, rue du Général-Blaise, 11^e, 01-43-38-74-62. (10-16 €).

T Edité par Actes Sud, Alan Bennett est l'un des fleurons de la scène britannique. Les œuvres que nous connaissons de lui, traduites avec finesse par Jean-Marie Besset, sont des monologues au cours desquels des personnages racontent leur quotidien poisseux. Il s'agit ici d'un homme encore jeune qui a, on le devine, vécu des épisodes délirants. Il partage la vie de sa mère de 72 ans, qui a la mémoire en charpie. Le prodige est que, grâce à une astuce de décor, il navigue d'un personnage à l'autre. Sa mère, apparemment si inoffensive, lui jouera un tour de cochon. Marco Fabbri prête sa silhouette longiligne à ces deux laissés-pour-compte. Ceux qui ne connaissent pas Alan Bennett apprécieront son écriture sans ornement.

La chronique de Fabienne Pascaud

Ils rêvaient d'un autre monde

Il est des pièces charnières dans l'histoire de France. Pas seulement dans leur forme, mais dans ce qu'elles racontent de la société où elles s'inscrivent. *Le Cid*, de Pierre Corneille (1636), et *Le Mariage de Figaro*, de Pierre Augustin Caron de Beaumarchais (1778), sont de celles-là. La première, qui sous couvert d'espagnolade à la mode du XVII^e, fustige une société encore féodale où les grands seigneurs font régner une loi du sang castratrice, musellent des fils et filles que seul viendra libérer un éclairé monarque absolu (Louis XIV). La seconde, qui pourfend l'usure de ce même pouvoir et de sa noblesse pervertie, annonce l'apparition d'une bourgeoisie indépendante, prête à faire bientôt sa révolution. A cent cinquante ans de distance, deux textes qui l'un et l'autre ont fait scandale en leur temps ; deux textes politiques qui œuvrent à l'avènement d'un monde nouveau que leurs auteurs imaginent plus juste. Même si la comédie de Beaumarchais démontre, hélas, que les espérances du jeune Corneille étaient vaines. Il a 30 ans quand il compose *Le Cid* (Beaumarchais, 46 quand il écrit *Le Mariage*, donc forcément des illusions en moins) et sa tragi-comédie déborde de passion et d'énergie, sensibles jusque dans la musique claironnante de ses admirables alexandrins, tellement toniques qu'ils l'ont poussé, sans doute, à outrepasser les trois fameuses règles de temps, de lieu et d'action du « théâtre classique » naissant. *Le Cid* n'est pas une pièce « régulière », et c'est tant mieux. Les amours de Chimène et de Rodrigue non plus, dont les pères se disputent à mort les faveurs du roi, obligeant leurs enfants à épouser leurs querelles et à renoncer à leur commune passion



THIBAUT CORRION (RODRIGUE) ET CLAIRE SERMONNE (CHIMÈNE) : DU CŒUR À L'OUVRAGE.

par respect filial. Mais l'héroïsme aura raison de la loi familiale. Si Rodrigue tue le père de Chimène pour rendre au sien l'honneur, si Chimène, alors, renonce à Rodrigue par fidélité à son clan, les deux amants se retrouveront après nombreux sacrifices, actes de bravoure insensés, et surtout absolutisme royal. C'est le roi, ici, qui permet enfin d'être heureuse à une jeunesse débarrassée du joug parental, sortie des ténèbres de l'enfance, adulte. Et Corneille chante cette renaissance avec éclat. Alain Ollivier a mis en scène la langue luxuriante du poète avec une sobriété qui en distille toute la violence baroque. Seuls de magnifiques costumes (signés Florence Sadaune) suggèrent l'époque, devant une rustique palissade de bois le long de laquelle marchent crânement les personnages. Décor brut pour un mode encore brut qui sort doucement du Moyen Âge des grands féodaux ? C'est simple, juste, superbe. Les comédiens modulent à merveille le verbe fougueux de Corneille. Et si Thibaut Corrion retrouve à l'excès les intonations de feu Gérard Philipe dans le rôle (entendu au disque ?), toute la distribution donne sa vitalité à l'éternel dilemme cornélien : quelle loi choisir, celle du père, du roi, du pouvoir ou la mienne ? Christophe Rauck n'a pas les mêmes exigences quand il monte *Le Mariage de Figaro* à la Comédie-Française. Du pamphlet pré-révolutionnaire de Beaumarchais, il ne garde que l'intrigue vaudevillesque et déguise d'ailleurs ses comédiens en costumes XIX^e. Des comédiens qui jouent leur partition à l'épate, chacun pour soi, avec effets convenus et grimaces idoines (la fine Elsa Lepoivre exceptée). Excluant toute référence politique et souci de replacer l'œuvre dans son contexte, ce mariage-là est devenu sympathique théâtre de boulevard. Christophe Rauck a été choisi par la ministre pour remplacer Alain Ollivier à la tête du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis.

★★★ *Le Cid*, de Pierre Corneille, mise en scène d'Alain Ollivier, au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, 93207. Tél. : 01-48-13-70-00.

★ *Le Mariage de Figaro ou la Folle Journée*, de Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, mise en scène de Christophe Rauck, à la Comédie-Française, en alternance. Tél. : 0825-10-16-80.